

## bref jeunesse

**roman**  
**Un obus dans le cœur \***  
 WAJDI MOUAWAD  
 Né au Liban en 1968, passé par Paris, l'auteur est installé à Montréal. Ce court roman est inspiré de sa pièce de théâtre pour adolescents, elle-même tirée de son premier roman pour adultes, *Visage retrouvé* (Actes Sud). Il raconte la nuit où Wahab, un jeune peintre, a été appelé à l'hôpital : sa mère était au plus mal. Dans le bus qui l'y mène, dans la chambre de la mourante, dans la salle d'attente, il se raconte, il la raconte. Entre ici et là-bas. Il se souvient de son visage changé : l'irréductible était en marche. Un style haché, juste, ponctué de mots arabes et de « *tabernacles* » locaux. Pour ados.  
 Leméac/Actes Sud Junior, « D'une seule voix », 72 p., 7,80 euros

**roman**  
**Najwa ou la mauvaise réputation \***  
 KOCHKA  
 Et si le salut des femmes venait de la télé ? C'est le propos original de Kochka, Parisienne née au Liban en 1964. Parce que Najwa doit rester couchée jusqu'à la fin de sa grossesse, son mari Youssef lui offre une télévision ! Une fameuse bête à apprivoiser quand on est de la campagne. La vieille Oum Khalifé aide gentiment ces femmes à s'émanciper. Un but louable, une manière peu vraisemblable. Pour ados. (L. C.)  
 Grasset-Jeunesse, « Lampe de poche », 106 p., 6,80 euros

# Idiot et génial

Plus de 80 histoires de Nasreddine le Hodja, héros superbement impertinent que même les rois ne font pas trembler.

**L**e personnage de Nasreddine existe depuis le VIII<sup>e</sup> siècle dans le monde arabo-musulman, explique Jihad Darwiche, dans l'introduction qui précède les 80 textes qu'il a rassemblés pour le troisième tome de *Sagesses et malices de Nasreddine, le fou qui était sage*. Il a des noms et des surnoms multiples, poursuit le Libanais d'origine, mais ses histoires, appelées « *raretés* » ou « *perles rares* » dans le monde arabe, sont toujours les mêmes. Celles d'un personnage tantôt sage, tantôt idiot, parfois courageux, parfois peureux, avare un jour, généreux le lendemain, mais toujours drôle et sympathique. Pas loin d'un hu-

main finalement, à la différence que le Hodja ose avouer sa faiblesse ou sa bêtise. Il use magistralement de l'humour ou de l'allusion pour dire ce qu'il est trop difficile d'exprimer. La preuve encore dans ce troisième recueil, illustré par David B., comme le premier. On se régale devant la finesse de l'esprit de Nasreddine. Tailleur, il dame le pion à un client impossible en lui disant de « se débrouiller avec » les trois habits de poupée qu'il lui a cousus dans le mètre de tissu déposé, accompagné de l'injonction « *débrouille-toi avec* ». Convoqué par le roi, il sauve sa vie en choisissant, ultime faveur royale, sa façon de mourir : de vieillesse. Face à son fils qui a rêvé qu'il recevait dix dinars, le Hodja déclara :

« *Magnifique, mon fils, magnifique ! Et puisque tu as bien travaillé à l'école et que tu es un bon fils, garde les dinars et achète ce que tu veux avec.* »

Tout au long du recueil s'enfilent ces histoires brèves, farfelues, originales, imprévisibles. Bien sûr, on se doute qu'il va y avoir une chute, mais on est souvent surpris en la découvrant. Quand Nasreddine reçoit deux princes dans son restaurant de village loin de tout, il leur facture l'omelette plus cher qu'un festin à Bagdad, et se justifie d'un « *les œufs ne sont pas rares, mais les princes, oui* ». Mais quand des enfants lui volent son turban, il leur facture l'omelette plus cher qu'un festin à Bagdad, et se justifie d'un « *il s'est rappelé sa jeunesse et joue avec les enfants* » plus piteux, en tout cas moins fanfaron.

Et c'est pour cela qu'il plaît tant, ce héros populaire, vieux de plusieurs siècles. C'est pour cela qu'il fait tant de bien aussi. Il a l'œil vif, le regard impitoyable, un sens de la répartie incroyable, qui l'extrait des situations les plus incongrues, mais sa parole peut se faire acerbe ou tendre. Sa morale repose sur une logique implacable, qui lui permet de ridiculiser ses semblables, avec une préférence pour les puissants. Mais c'est avec humour qu'il dénonce les travers, rendant ses observations d'autant plus piquantes. Pour tous dès 7 ans.

LUCIE CAUWE



L'HISTOIRE DU TURBAN, moins acide que d'autres que raconte le Hodja. © ALBIN MICHEL.



**jeunesse**  
**Sagesses et malices de Nasreddine (tome 3) \*\***  
 JIHAD DARWICHE  
 DAVID B.  
 Albin Michel  
 160 p., 12,50 euros

## La semaine littéraire



LUCIE CAUWE

### PHILIPPE BEAUSSANT, NOUVEL IMMORTEL SOUS LA COUPOLE

L'Académie française compte quarante immortels. En théorie. Elus par leurs pairs. Car la grande faucheuse ayant ramassé sept académiciens en un an, elle n'affichait plus, malgré les élections récentes de Dominique Fernandez et Max Gallo, que trente-trois membres, dont trente actifs ! Ils ont été re-joints hier par Philippe Beaussant, favori parmi les quatre candidats au fauteuil de Jean-François Deniau, décédé en janvier. Encore six à trouver ! Mais où ? Plusieurs écrivains majeurs ne postulent pas à l'estimée assemblée, à croire qu'elle perd de son autorité.

Le nouvel immortel est musicographe et romancier historique (son *Héloïse* a été couronnée par l'Académie en 1993). Agé de 77 ans, il fera un peu baisser la moyenne d'âge des trente-trois académiciens élus (79 ans), selon *Le Monde*, qui note encore que la moyenne n'était que de 63 ans en 1990. Beaussant a été élu au deuxième tour, par quinze voix sur vingt-quatre votants. Deux bulletins blancs mais sept marqués d'une croix, signifiant le rejet des candidats en lice. Y aurait-il de l'agitation sous la coupole du quai de Conti ? Réponse lors des votes du jeudi 17 janvier, pour renommer les fauteuils laissés vacants par Bertrand Poirot-Delpech et Henri Troyat.

# L'obus mange-mémoire

**bande dessinée**  
**Mourir partir revenir, le jeu des hirondelles \*\*\***  
 ZEINA ABIRACHED  
 Cambourakis  
 186 p., 20 euros

**Z**eina Abirached est née avec les barbelés et les sacs de sable de la guerre du Liban. Son roman graphique *Mourir partir revenir, le jeu des hirondelles* commence à la naissance de la ligne de démarcation à Beyrouth Est, en 1984, par un lent travelling graphique à travers les barricades sans âme qui vive.

Spécialiste en animation, Zeina Abirached va reconstruire, page après page, les images de sa vie en rasant les murs et en écoutant le cliquetis du lustre en cristal, témoin de la plus petite déflagration de guerre.

Son dessin très chorégraphié, où le plan de la ville se déchire, impressionne par l'originalité de la scénographie des décors et des personnages. Le temps semble

comme suspendu dans les cases. Le quotidien est cloisonné entre les portes et les pièces fermées sur elles-mêmes. L'utilisation prodigieuse des noirs et blancs, les effets de répétition, le jeu des onomatopées sonores transforment cet album en petit théâtre d'une humanité de papier découpé.

Détachés des réalités, les Libanais essaient juste de continuer à exister. Le minimalisme du trait se veut le reflet de cet horizon insoutenable. Nulle violence dans l'action ni dans le propos, aucun règlement de compte politique : chez Zeina Abirached, un regard, une main, une moue et tout est dit.

L'auteur invente le style immobile pour synthétiser l'émotion. Ce livre est un choc typographique. Une petite voiture noire, circulant au bas de la silhouette urbaine d'une page blanche, résume combien la guerre est un vide qui mange la mémoire...

Dans *Mourir partir revenir, le jeu des hirondelles*, les chutes d'obus sont vécues à travers le poste de radio. Le passage de la ligne de démarcation donne lieu



DANS LA MAISON DE ZEINA, la famille et les voisins se rassemblent face à l'angoisse du temps qui passe entre les cases à attendre les leurs, sortis sous les bombes. L'immobilisme du trait contient toute la violence de la guerre. © CAMBOURAKIS.

à des jeux de phylactères comme pour dire : « Circulez, il n'y a rien à voir » ! On apprend au détour d'une case qu'il y a eu 81 morts et 221 blessés ce jour-là mais personne ne s'est aperçu de rien. Pauvre pays ! Sans électricité, sans eau courante, où le seul luxe, désormais, est de pouvoir laver ses légumes avant de les manger.

Le livre de Zeina Abirached

dessine une œuvre extrêmement construite. Le tic-tac de la guerre s'insinue dans les silences du récit pour faire savoir au monde que la paix attend son heure dans les caves, tandis qu'une pluie de bombes emporte ceux qui se risqueraient dehors.

L'obus auquel on ne croyait plus finit par tomber dans la chambre de Zeina, prenant la di-

mension allégorique d'un dragon maléfique. Après son passage, il ne restera plus qu'à tourner la page. Le lustre en cristal aura rendu l'âme en mille morceaux. Zeina devra apprendre à se reconstruire, ailleurs, à se souvenir de sa terre natale et de son propre nom. Mais par la magie du livre, l'hirondelle est un peu revenue chez elle.

DANIEL COUVREUR

## Au fond de l'impasse Semaani

L'œuvre de Zeina Abirached fait un tout. Si *Le jeu des hirondelles* la voit grandir sous les bombes du Liban, le petit carnet de naissance *Beyrouth Catharsis* (1) et le livre-enveloppe *38 rue Youssef Semaani* (2), font entrer le lecteur dans l'intimité de sa rue, transformée en impasse par la ligne de démarcation, et de sa maison. *Catharsis* regarde le monde à la hauteur des yeux de bébé. On y voit les pieds du couturier arménien, de l'épicière, de la boulangère et le ballon qui s'envole par-dessus le mur, derrière lequel se joue une guerre indienne. *38 rue Youssef Semaani* se déploie comme une lettre dont chaque feuillet est un strip qui tire le portrait ému d'un voisin : Ernest, le joueur de cartes, Jérémie, le coiffeur, etc.

(1) Cambourakis, 28 p., 4,8 euros  
 (2) Cambourakis, 15 p., 12,90 euros

casterman

# LE NOUVEL ALIX

## ATTENTION SÉRIE CULTE!

en librairie